

LE COMBAT.

De tous les incidents auxquels j'ai assisté en 1870, fit le général A. leuime, celui qui me laissa l'impression la plus profonde, c'est un combat que nous livrâmes en novembre, dans un pays perdu, sous les ordres d'un vieux partisan qui avait participé à la guerre de Sécession.

«C'était un rude Cévelon, aux cheveux rudes comme chieudet, à la barbiche épineuse, qui en avait fait voir de dures aux Allemands. Il était passé maître dans l'art de dresser des embûches : rément manquait-il son coup, et quand il le manquait, il savait toujours nous tirer d'affaire par une prompte et habile retraite. Mais il n'est si fin renard qui n'ait son heure de malchance et d'imprévoyance. Le jour dont je vous parle, notre chef se laissa surprendre.

«Nous avions campé la nuit auprès d'un marécage, sans défensive, car ni éclaircisseurs, ni piquets sans ne signalaient d'ennemis à proximité. Nous étions loin de nous douter que, grâce à quelque traitrise, nous étions guettés et poursuivis. A l'aube nous trouvâmes devant nous une compagnie de soldats brandebourgeois qui s'avancèrent de tous côtés de manière à ne nous laisser d'autre ligne de retraite que les eaux traîtresses. Et pas la moindre embarcation pour nous « défilier ».

«Heureusement, la nature du terrain prêtait à une bonne défensive. Nous nous battîmes pendant plus de huit heures avec une furieuse opiniâtreté. Les Brandebourgeois étaient un peu plus de cent cinquante, leur effectif réduit, je suppose, par la guerre et la maladie. Nous étions cent, cent francs tireurs qui n'étaient pas de fameux tireurs.

«L'ennemi nous avait coupé la retraite. Il fallait vaincre, faire la trouée, ou mourir, car il n'était pas question d'obtenir grâce. L'acharnement était égal de part et d'autre.

«Vers quatre heures de l'après-midi, nous avions été refoulés sur un angle de terre qui s'enfonçait dans le marécage. L'ennemi occupait les rives, mais la disposition du terrain d'une part, et la distance d'autre part ne permettaient un tir efficace que sur notre front, et ce n'est aussi que par là qu'un assaut était possible.

«Nous étions réduits de deux tiers ; il restait en tout trente-six hommes : le demeurant était mort ou blessé. L'ennemi, de son côté, ne disposait plus guère que de cent soldats valides, dont les trois quarts nous fusillaient du bon côté.

«D'évidence, nous ne pouvions pas nous attendre à tenir plus d'une heure, et encore grâce à un terrain qui allait contraindre nos adversaires à l'éparpillement et à des avances intermittentes, périlleuses.

«Cela n'irait pas vite, mais tout de même ils s'irritaient, et alors, ce serait le massacre, la boucherie même, pour les trente malheureux blessés que nous avions traînés avec nous. Aussi, quand nous nous réfugiâmes dans notre angle, le chef murmura :

«Camarades, souvenez-vous que tout homme qui se rendra est un homme mort ! »

«Nous jurâmes de mourir en combattant, et nous commençâmes à prendre position, en nous abritant du mieux que nous pûmes. C'est alors seulement que le chef aperçut un bizarre individu, débile, de guingois, pied-bot, une longue face de carême, et qui par surcroît, était louche.

«Cette créature mal venue se tenait debout dans une sorte de niche, à l'abri du feu des Allemands.

«Le chef lui demanda avec brusquerie :

«D'où venez-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ? »

«L'homme leva son visage triste et répondit d'une voix grêle :

«Je ne fais rien ! J'étais sur le marais... dans mon bachelot... J'ai débâché, quoi ! Je me repose ! Mais je ne demande pas mieux que de faire quelque chose... Seulement, y me faudrait un fusil... »

«Des fusils, il n'en manquait pas, — la moitié des blessés avaient conservé leurs chassepots.

«Et ce que vous savez vous en servir au moins ? » demanda le chef, en toisant dédaigneusement le chétif personnage.

«L'homme se mit à rire, un rire bas, humble et mélancolique.

«Ma foi ! dit-il... vue de nez, je connais l'outil un peu mieux que ceux d'ici et les « autres ».

«Ah bah ! fit le chef d'un ton plus bienveillant... On va bien voir... Voici toujours un chassepôt et des cartouches... Montrez-nous un peu vos talents... »

«L'homme reçut le chassepôt d'un air paisible et murmura :

«Je vas toujours me faire la main... »

«Et sortant de sa niche, il rampa jusqu'à une grosse pierre voisine. Juste en ce moment, un lieutenant prussien venait de se dresser à demi, soit pour mieux

donner un ordre, soit pour se rendre compte des événements. L'homme ajusta et tira : nous vîmes l'officier tourner sur lui-même et crouler.

«Ça, c'est le coup à la tête, remarqua le tireur... ça fait tourner... »

«Diabla ! diabla ! murmura le chef... il me semble que voilà une recrue appréciable !

«Comme il parlait, une demi-douzaine de Brandebourgeois firent un bond, je veux dire qu'ils changèrent rapidement d'abri, à quatre pattes. L'homme profita de la circonstance pour tirer un second coup qui cassa les reins d'un ennemi. Puis, se tournant vers notre chef.

«Vous voyez que je sais me servir de la mécanique !

«Et à peine eut-il prononcé ces paroles qu'il abattit une troisième victime. Nous ne pûmes contenir un hurrah ! Le chef regardait maintenant avec émotion ce pauvre diable chétif et boiteux. Je me hasardai à dire :

«On ferait peut-être bien de lui remettre plusieurs fusils chargés... »

«Parbleu ! fit le chef... j'allais le dire !

«Ça ne sera pas de refus ! » dit l'homme !

«Et successivement, il blessa quatre ennemis qui montraient quelque fragment de tête, de corps ou de membre. Cela devenait épique. Nous sentions chaud au cœur, pleins d'ardeur et de confiance, et le chef donna l'accolade à l'homme, au milieu des acclamations.

«Lui, maintenant, changeait de place, évaluait de son oeil perché les défauts des abris, et à chacune de ses détonations correspondait quelque nouvelle victime. Au bout d'une heure, il avait atteint plus de vingt Allemands, et complètement brisé l'offensive de l'adversaire.

«Nous exultions et nous commençions positivement à espérer la victoire, d'autant plus que nos dernières pertes étaient insignifiantes. Et tout cela à cause d'un seul homme, un triste être, un déchet, un infirme que la plupart d'entre nous eussent renversé d'un coup de poing. Mais un infirme qui savait se servir de l'outil de bataille !

«Attention ! cria soudain le chef, voilà l'assaut.

«On entendait un clairon sur la plaine ; des commandements s'élevèrent, brefs et rauques. Le capitaine prussien, énérvé, voulait en finir, précipitait ses hommes. Ils arrivaient au pas de charge, en ordre éparpillé. Nous avions vivement accumulé les chassepots autour de l'inconnu de l'inconnu ; nous tirions avec rage. Ce fut rapide et terrible. L'homme, véritablement, se surpassa. Sur les trente fois qu'il épaula, je suis sûr qu'il ne tira pas cinq balles inutiles, quoique cette fois la proie fût mobile. Nous mêmes, à mesure que les hommes approchaient, en abattions quelques-uns, bien qu'il n'en arriva guère que quarante à vingt mètres — et à cette distance, malgré notre maladresse, notre feu était meurtrier.

«Enfin, la voix de notre chef tonna, formidable :

«A la baïonnette !

«La mêlée fut courte, impétueuse et sauvage. L'homme, d'ailleurs, se tint à l'écart, il continuait tranquillement son œuvre ; si près, chacun de ses coups non seulement portait, mais abattait net le Prussien vivé... Alors, ce fut la débânde, la lutte, le panique, résolue par l'implacable chassepôt de notre recrue... Quant aux Allemands qui gardaient la tige, ils n'osèrent pas tirer sur nous pendant le corps à corps, de crainte d'atteindre leurs camarades, et lorsqu'ils virent la déroute, ils se joignirent aux fuyards... »

L'INVENTEUR.

La déveine de Modeste Couppelle était aussi remarquable que sa science. Il semblait que son prénom prêtait comme un maléfice sur sa destinée et que, de par la volonté méchante de ce vocable, Modeste Couppelle dut à jamais ignorer le rayonnement de la gloire et les félicités, plus tangibles, de la fortune.

A peine âgé de vingt ans, quand d'autres ne songent qu'à jetter leur gourme, Modeste comptait déjà son actif deux inventions renommées : le « journal médico-limonaire » et le « sérum héroïque ».

Par la première, il apportait une solution élégante au grand problème social de la nutrition des masses. L'homme ne se nourrit pas seulement de fausses nouvelles, a dit un penseur : Modeste Couppelle, lui, donnait le complément en substituant, pour la confection du papier, la pâte d'Italie à la pâte de bois. La gazette lue, on la mangeait. Elle sustentait ainsi le corps après avoir sustenté l'esprit. Et, merveille des merveilles, la formule de l'inventeur n'était pas bêtement immuable, elle permettait d'innombrables combinaisons, telles, par exemple, que l'adjonction de produits pharmaceutiques d'un effet bienfaisant et certain : quinine, bromure, rhubarbe, opium. Il n'était plus question alors de divergences d'opinion. Les journaux se différenciaient par leur spécialité thérapeutique : on savait le journal anti-typhérid, le journal contre les crises de nerfs, le journal purgatif, le journal dispensateur de sommeil.

Mais ce pauvre et génial Couppelle avait compté sans les empêchers de vivre tranquillement en rend. Contre lui, il vit se dresser la coalition de tous les exploiters de notre indigence cérébrale et de notre misère physique.

La bataille fut courte et conforme à la logique et aux traditions, c'est-à-dire qu'elle aboutit à l'écrasement du novateur et au retour à l'ancien état de choses.

Couppelle attendit que sa triste aventure fût entrée dans l'oubli. Il n'attendit par très longtemps. Les vaincus vivent peu dans la mémoire des hommes. Lorsqu'il lança sa deuxième trouvaille, nul ne se souvenait des syllabes de son nom. C'est donc au milieu de la plus parfaite et de la plus universelle indifférence qu'éclata soudain cette nouvelle astuciosité : un vieillard de quatre-vingt-dix ans, qui menait son pain dans le Champ de Mars, avait inventé d'un seul bond, par la seule dévotion de ses jarrets, la première plate-forme de la Tour Eiffel et ce, après que Modeste Couppelle lui eût injecté, sous la peau des jambes, le contenu d'une seringue de Pravaz.

L'espace d'une journée, Paris hésita s'il convenait de porter l'inventeur aux nues ou de le déchâtrer. Paris, en effet, ne conçoit que l'une ou l'autre de ces attitudes à l'égard des citoyens qui prétendent se singulariser. C'est une Vieille-Femme excessive et détraquée : elle idô être ou bien elle vitriole. Après vingt-quatre heures, elle se décida pour la folle tendresse.

Modeste Couppelle, interviewé, expliqua brièvement le miracle. Il avait remarqué l'extraordinaire puissance musculaire des puces dont les sauts représentent, en hauteur, jusqu'à trois cents fois la taille exigée de ces bestioles intimes. Par le simple mécanisme d'une règle de trois, il avait établi ensuite qu'un homme normal, pour réaliser le même prodige, devrait posséder dans les muscles une force élastique équivalente à la force élastique de trois millions de cuisines de puces. Pratiquement, le problème ne présentait point de difficultés insurmontables. Modeste Couppelle réunissait sans peine les légions de puces nécessaires, les amputa de leurs membres inférieurs et jeta le monceau de gouilles au sein des presses. Il obtint ainsi cinq grammes d'un jus sirupeux et incolore qui dormait le troublant mystère des Dynamismes et des Energies !

L'engouement du public ne connut pas de bornes. Des foules innombrables assiégèrent le laboratoire du savant, ceux-ci venant vendre leurs puces, ceux-là venant acheter le sérum héroïque. La découverte de Modeste bouleversait la vie de la nation. Partout ce n'était qu'envols frénetiques d'hommes, de femmes, d'enfants. « Escalier » devenait un mot vain, « ascenseur » un terme désuet, quant à « mur », vieux substantif respectable, les escarpes le traitaient par-dessus la jambe, soit qu'ils désiraient pénétrer chez autrui, soit qu'ils en eussent assez du régime pénitentiaire.

Le gouvernement prit des mesures, des mesures radicales, naturellement. Le matériel de Modeste Couppelle, comme jadis les presses de Gutenberg, fut réduit en bouillie et on rendit la liberté aux nuées de puces que l'inventeur tenait captives. Pendant six mois, Paris se gratta. Nous autres, les amis de Couppelle, nous pensions bien que ce coup serait le dernier et que le grand incompris allait éparpiller aux quatre

L'APACHE MALGRE LUI.

vents du ciel ses puissantes et irruentes ménages.

De fait, nous n'entendîmes plus parler de lui. Des années passèrent.

Et voici qu'hier je bouscule qui ? Modeste Couppelle ! Epaule mou, frais, l'œil brillant, pas l'air d'un monsieur rescapé du suicide.

—Toi ?

—Moi !

—Que fais-tu encore ici-bas, mon pauvre Modeste ?

—Invente ! Je tiens quelque chose d'épatant... »

—Comme le journal... comme le sérum... »

—Non, non. Quelque chose qui doit me concilier la sympathie de tous les Français. Tu vas voir. Je te suivis au milieu de ses cornues.

«Voilà, me dit-il, un chiffon violet, n'est-ce pas ?

—Violet, en effet.

—Bon. Ferme les persiennes, tire les rideaux... Bon. Allume la lampe... Bon. Et regarde maintenant le chiffon violet... »

—Par Dieu ! mais il est rouge !

—Ah ! Tu sais ? Grâce aux vertus magiques d'un bain tiède et de mon invention le violet se mue en pourpre éclatante dès qu'il s'éteint la lumière du jour et que s'allument les lampes artificielles. Sous les bords de gaz de la rue, sous les girandoles des théâtres, sous les lustres des salons, moi, Modeste Couppelle, acheministe des vanités nationales, et Messie des boutonnières, je fais flamber le glorieux écarlate de la Légion d'honneur, là où se morfondait le banal ruban des palmes académiques ! Tous chevaliers — ça y est, cette fois : l'encens, la glette, la gloire, la popularité !

—Mon vieux, je le crois, lui dis-je. Seulement... »

—Quoi ?

—Seulement, ces bourgeois-là sont capables de faire une révolution pour exiger la suppression du soleil. Je les connais. J'en suis.

L'HONNEUR.

—Oh ! moi, vous savez, dit le peintre Xantrope, je ne coupe pas beaucoup dans les apaches. On leur fait beaucoup trop d'honneur et de publicité, en s'occupant d'eux dans la presse. Chacun n'a qu'à défendre sa peau, le cas échéant.

«C'est facile à dire pour toi, mon vieux, qui es solide comme un pont et leste comme un clown, mais pour ceux qui sont moins bien favorisés par la nature, le danger est très réel.

«La criminalité augmente, voit-elle qui n'est pas niable, fit sentencieusement le gros Puvert, un architecte notoire et plutôt poltron.

«Maintenant canaille ! allez vous faire pendre ailleurs !

«A la réflexion, j'ai cru discerner dans son regard encore plus d'étonnement que d'effroi. Il disparut sans demander son reste, et je restai chez moi, très fier de ma bravoure.

«La première chose qui frappa mes yeux, quand j'eus fait de la lumière, ce fut ma montre !

«J'avais simplement oublié de l'emporter. L'autre était un superbe chronomètre à répétition qu'il avait bel et bien volé à main armée.

«Dès le lendemain, je fis insérer une note dans les feuilles les plus lues, et je finis par dénicher ma victime.

«Le plus d'ole de l'aventure, c'est que c'était un confrère qui, lui aussi, allait par là nuit pêchant de vagues lunes. Je lui remis son chronomètre avec forces excuses. Il m'amusa beaucoup du quiproquo. Nous sommes devenus les meilleurs amis du monde.

«Heu, heu, railla Xantrope : des jeunes poètes qui possèdent des chronomètres... »

«Nous ne sommes plus au temps de Murger, cher ami.

Les Français en Belgique.

Un correspondant de Bruxelles écrit :

«Le 22 janvier dernier, je vous ai signalé la création à Bruxelles de cours de préparation militaire pour les futurs condotiers français domiciliés à Bruxelles. Actuellement ces cours sont en plein fonctionnement et donnent de très bons résultats, grâce au dévouement des instructeurs. Dans ces semblables s'organisent dans les autres villes de Belgique. Sur l'initiative du capitaine Duray, attaché militaire à la légation de France, une société d'officiers et anciens officiers de réserve et de territoriale domiciliés en Belgique vient de se fonder à Bruxelles. Jusqu'à présent, parmi les colonies étrangères, les Allemands étaient seuls à posséder des sociétés de ce genre : une à Bruxelles et une à Anvers.

«La création de ce nouveau groupement a rencontré le meilleur accueil parmi les officiers de réserve et de territoriale qui résident sur le sol belge. Les adhésions sont nombreuses. Une association semblable est en voie d'organisation pour les sous-officiers de réserve et de territoriale. Dorénavant il existera donc en Belgique des sociétés françaises analogues aux sociétés allemandes et aux « kriegerveine » de Bruxelles et d'Anvers. Cette réunion d'officiers de réserve française ordra entre eux des liens de cohésion et de camaraderie et contribuera au développement des relations cordiales entre les Belges et les Français fixés en Belgique.

Estomac d'autruche.

On montre encore au musée de l'Ecole de médecine navale de Rochefort, une quantité d'objets les plus divers trouvés dans l'estomac d'une autruche morte à bord du brick le « Japon ». On y compte : 9 trois coins de fer pesant 39, 119 et 122 grammes, soit un poids total de 280 grammes ; 29 neuf pièces de billon anglaise et six d'un penny, pesant ensemble 105 grammes ; 39 une charnière de cuivre du poids de 33 grammes ; 4° deux clefs de fer enroulées par un fort galon de fil ; 5° dix-sept clous de dimensions variées ; 6° vingt clous, ou débris de clous de fer ; 7° vingt-quatre petits objets, aussi de cuivre, tels que boutons d'habit, parties de sonnettes, parcelles de feuilles métalliques, etc. Un des boutons appartenait à l'uniforme des artilleurs anglais, un autre au corps royal africain de la même nation ; 8° vingt-six morceaux de fer très oxydés ; 9° une balle de plomb ; 10° douze cailloux arrondis et brillants ; 11° vingt-six menus débris, parmi lesquels dix perles assez grosses provenant des verroteries très en faveur chez les nègres.

Tous ces objets donnaient un poids total de 728 grammes qui, ajoutés à 3 kilos 4 de linge, d'étoffes et de débris de vêtements qui les enveloppaient, formaient un ensemble de 4 kilogrammes 29 grammes.

Notez que l'animal avait tous jours paru, jusqu'à sa mort, arrivée par accident, jouir de l'exercice régulier de ses fonctions.

Le nouveau rires éclatèrent.

«C'est tout ? demanda Je Darbeau, surpris... Tu as refusé d'être une mendiant !... Mais ça m'arrive tous les jours, moi, à tout le monde, aux plus riches, aux plus généreux. On ne peut pas donner à tous les pauvres... Puis, beaucoup de ces gens-là vont des farces, ils n'ont qu'à travailler... Allons, tu n'es pas sérieux.

«A ton tour, maintenant, riposta Jacques. Dévoilons ta conscience.

«Pour l'instant le silence se fit. De la fenêtre ouverte montait dans les ténèbres une fumée confuse, le grondement de Paris s'effaissant de plus en plus.

«Oh ! moi, c'est plus grave, fit soudain Jean Darbeau. Je finissais mon diot et je me trouvais, comme on dit, dans une situation très fâcheuse. Je devais me marier. Ma fiancée n'était pas jolie, je ne l'aimais pas du tout, mais elle m'apportait vingt-cinq mille livres de rente. Moi, j'étais sans fortune sans situation, sans avenir. Le mariage dans ces conditions, c'était pour moi le salut, et je n'avais pas à hésiter. Or, depuis trois ans, je vivais avec une maîtresse dont je venais d'avoir un enfant. Je l'avais séduite, arrachée à sa famille : elle avait tout sacrifié pour me suivre, elle m'adorait, et je finissais par dénicher sa victime.

«Le plus d'ole de l'aventure, c'est que c'était un confrère qui, lui aussi, allait par là nuit pêchant de vagues lunes. Je lui remis son chronomètre avec forces excuses. Il m'amusa beaucoup du quiproquo. Nous sommes devenus les meilleurs amis du monde.

«Heu, heu, railla Xantrope : des jeunes poètes qui possèdent des chronomètres... »

«Nous ne sommes plus au temps de Murger, cher ami.

L'HONNEUR.

«Qui reprit Jacques Marzani, tout homme, quel qu'il soit, n'a pas conscience à nu, nous apparaîtrions comme un monstre. La nature humaine est un monstre et un être absurde. Personne qui n'ait à son actif que vicinie, et le passé de chaque individu, de ceux que nous honorons le plus, de nos amis même, renferme telle chose qui nous ferait frémir si nous en avions conscience.

«Un gros rire accueillit cette boutade. Il était minuit. L'air d'intimité du tout peut salon où se trouvaient réunis, après un copieux dîner, les trois jeunes gens, Jacques Marzani, Jean Darbeau, et Claude Fresnay, invitait plus à un recueillement dans le clair-obscur qu'à un mouvement. Tout se taisait, et le bruit d'une lampe. Trois, cependant, en vahis par la volupté d'une heureuse digestion et légèrement gris, glissaient au paradis.

«Ma foi, déclara Jean Darbeau, Marzani n'a peut-être pas tort, et nous avons un moyen facile de vérifier sa thèse. Imitons les « Animaux malades de la peste », confessons-nous tous les trois, nous verrons bien si nous sommes des monstres... Commencez, Marzani, fais un retour sincère vers ton passé, descends dans les abîmes de ta conscience et répète ton masque... Paris, non ?

«Et c'est sérieux ?

«C'est très sérieux. Nous prenons, tous trois par avance et sur notre honneur, l'engagement d'être sincères, de dire la vérité, toute la vérité.

«Et de garder ensuite le secret absolu, ajouta Claude Fresnay.

«Ça va sans dire.

«Un silence succéda. Le front soucieux, les regards baissés, Jacques Marzani rassembla ses souvenirs. Puis il toussa deux fois et, d'une voix hésitante, commença sa confession.

«Je ne saurais tout me rappeler... Toute mon existence passée m'apparaît à cette heure, comme l'un de ces rêves nébuleux que l'on cherche en vain à reconstruire au réveil et dont il ne reste plus qu'une vague impression, avec la sensation, plus vague encore, d'avoir longtemps dormi.

«Un fait, cependant, me revient, et l'un des plus graves sans doute puisqu'il ne s'est pas effacé de ma mémoire... Voilà. J'avais alors vingt-cinq ans. Une nuit de décembre, je sortais du cercle où j'avais gagné cent louis. Il était une heure du matin et je m'acheminais vers ma demeure, lentement, en fumant une cigarette... Tout à coup, comme je longeais les quais, une voix lamentable, navrante d'agonie, me fit détourner la tête : « Monsieur, la charité, s'il vous plaît... » C'était une femme de quinze à seize ans, presque une enfant, frisonnant sous des haillons, quelque fille abandonnée sans doute, et j'étais là, sur le pavé de Paris, par un froid de plusieurs degrés sous zéro. Ses yeux pâles transpiraient une indicible angoisse, des larmes roulaient sur ses joues creusées déjà par la misère. Et tendait la main... Je fouillai dans mes poches, j'en tirai des poignées de louis et, après avoir constaté : « Je regrette, dit-je, je n'ai pas de petite monnaie. » Et je continuai mon chemin... »

Accident de chemin de fer.

Océlla, Gie, 25 mars.—Le train rapide No 95 de la compagnie Atlantic Coast Line, connu sous le nom de « Dixie Flyer » en route de Chicago à Jacksonville, Flé., a déraillé ce matin à 7:20 heures, au passage d'un pont sur la rivière Alapaha.

Trois wagons ont été précipités dans la rivière, profonde à cet endroit d'une dizaine de pieds. Sept personnes ont été tuées sur le coup et une douzaine grièvement blessées.

L'accident a été causé par la rupture d'un essieu de la locomotive au moment où le convoi s'engageait sur le pont.

Des trains spéciaux ont été envoyés de Waycross et Tifton, et les secours ont immédiatement été organisés.

Les blessés ont été transportés à l'hôpital de Willacochee.